



Patronato de la Alhambra y Generalife  
**CONSEJERÍA DE CULTURA**

***La presente colección bibliográfica digital está sujeta a la legislación española sobre propiedad intelectual.***

***De acuerdo con lo establecido en la legislación vigente su utilización será exclusivamente con fines de estudio e investigación científica; en consecuencia, no podrán ser objeto de utilización colectiva ni lucrativa ni ser depositadas en centros públicos que las destinen a otros fines.***

***En las citas o referencias a los fondos incluidos en la investigación deberá mencionarse que los mismos proceden de la Biblioteca del Patronato de la Alhambra y Generalife y, además, hacer mención expresa del enlace permanente en Internet.***

***El investigador que utilice los citados fondos está obligado a hacer donación de un ejemplar a la Biblioteca del Patronato de la Alhambra y Generalife del estudio o trabajo de investigación realizado.***

This bibliographic digital collection is subject to Spanish intellectual property Law. In accordance with current legislation, its use is solely for purposes of study and scientific research. Collective use, profit, and deposit of the materials in public centers intended for non-academic or study purposes is expressly prohibited.

Excerpts and references should be cited as being from the Library of the Patronato of the Alhambra and Generalife, and a stable URL should be included in the citation.

We kindly request that a copy of any publications resulting from said research be donated to the Library of the Patronato of the Alhambra and Generalife for the use of future students and researchers.

***Biblioteca del Patronato de la Alhambra y Generalife  
C / Real de la Alhambra S/N . Edificio Nuevos Museos  
18009 GRANADA (ESPAÑA)***

***+ 34 958 02 79 45***

***[biblioteca.pag@juntadeandalucia.es](mailto:biblioteca.pag@juntadeandalucia.es)***

ESPAÑA

POESÍAS

TOMO 2.

A-4

3

23

Biblioteca de la Alhambra y General de  
CULTURA



P.C. Ministerio de la Alhambra  
CONSEJO DE CULTURA



*lc*

BIBLIOTECA DE  
LA ALHAMBRA

Est. A-4

Tabl. 3

N.º 23



JUNTA DE ANDALUCIA

P.C. Monumental de la Alhambra y Generalife  
CONSEJERÍA DE CULTURA

Espagne Poétique.

CHOIX DE

POÉSIES CASTILLANES

MISES EN VERS FRANÇAIS.

Donativo del Sr. Conde de Romanones á la Biblioteca de la Alhámbr. 1909

*On trouvera cet ouvrage,*

CHEZ { BOSSANGE père, rue Richelieu.  
LADVOCAT,  
PONTHIEU, } Palais Royal.  
DELAUNAY,  
BAUDOIN frères, rue de Vaugirard.

*N. B.* Le premier volume de cet Ouvrage, contenant 440 pages, et orné d'un beau frontispice et de six portraits lithographiés avec soin, se vend 7 fr. 50 cent., et 9 fr. franc de port, ainsi que celui-ci.

PARIS. — IMPRIMERIE DE FAIN,  
Rue Racine, n. 4, place de l'Odéon.

# Espagne Poétique.

CHOIX DE

## POÉSIES CASTILLANES

DEPUIS CHARLES - QUINT JUSQU' A NOS JOURS ,

**MISES EN VERS FRANÇAIS ;**

AVEC

UNE DISSERTATION COMPARÉE SUR LA LANGUE ET LA VERSIFICATION  
ESPAGNOLES ; UNE INTRODUCTION EN VERS , ET DES ARTICLES  
BIOGRAPHIQUES, HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES.

PAR

**DON JUAN MARIA MAURY.**



Supraje Grné de plusieurs Portraits. URA

P.C. Monumental de la Alhambra y Generalife

UNTA DE ANDALUCIA

TOME DEUXIÈME.

Donativo del Sr. Conde de Romanones a la Biblioteca de la Alhambra. 1900

**PARIS.**

A LA LIBRAIRIE UNIVERSELLE  
DE P. MONGIE AÎNÉ,  
BOULEVART DES ITALIENS, N<sup>o</sup>. 10.

1827.

# ESPAGNE POÉTIQUE.

**DIX-SEPTIÈME SIÈCLE,**

ENTRANT DANS LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

---

**GENRE NATIONAL,**

COLLECTION TIRÉE D'AUTEURS DIVERS.

---

**DIX-HUITIÈME SIÈCLE.**

---

PREMIÈRE DIVISION.

LUZAN. — CADALSO. — YRIARTE.

---

DEUXIÈME DIVISION,

ALLANT JUSQU'À NOS JOURS.

MELENDEZ.

YGLESIAS. — NOROÑA. — CIENFUEGOS.

MORATIN. — QUINTANA. — ARRIAZA.

TOME II.

1

# ESPAGNE POÉTIQUE.

**DIX-SEPTIÈME SIÈCLE,**

ENTRANT DANS LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

**GENRE NATIONAL,**

COLLECTION TIRÉE D'AUTEURS DIVERS.

P.C. Monumental de la Alhambra y Generalife  
CONSEJERÍA DE CULTURA

**DISSERTATION PRÉLIMINAIRE.**

L'ORDRE des temps nous place maintenant entre la corruption croissante et la restauration tardive du goût, dans une période sans nom poétique. Ici, au défaut d'individus, nous avons fait un corps du genre national, en puisant dans divers auteurs, à différentes époques. Nos indications préliminaires vont se

composer de détails sur le genre, et d'aperçus historiques, qui nous paraissent s'y rattacher, avec quelque intérêt indépendant de ce rapport.

Le *romance*, à qui appartient le premier rôle, tire son nom de celui qui fut donné à la langue vulgaire pour la distinguer du latin. L'auteur du *poème du Cid* dit qu'il va chanter en *romance*. Aujourd'hui les Castellans diront *mettre en romance*, pour traduire d'une langue savante, et *parler en romance*, pour parler d'une manière claire et simple. D'accord avec l'idée attachée au nom qu'il reçut, le *romance* a donc été la poésie populaire, la composition la moins travaillée de toutes.

Il existe une vaste collection de romances, imprimée à Madrid en 1604, par *Juan de la Cuesta*; mais on peut s'en tenir à un choix en deux volumes, faisant suite à la collection générale de *Ramon Fernandez* publiée en 1794; il est fait avec discernement. On voit dans la préface de ce recueil le genre dont il s'agit caractérisé de la manière suivante : « Nous avons

» dit que ces compositions étaient la poésie po-  
» pulaire, mais nullement dans l'intention de  
» les ravalier. Dépouillés d'artifice, produits plu-  
» tôt par l'instinct que par l'étude, sans que  
» leurs auteurs se soient embarrassés de les faire  
» ressembler à une ode d'Horace, ou à une can-  
» cion de Pétrarque, les romances ne pouvaient  
» avoir l'élévation des chants de Léon et d'Her-  
» rera. Mais ils furent réellement notre poésie  
» lyrique : la musique y employait ses accords ;  
» ils se faisaient entendre dans les salons, dans  
» les rues, au milieu du silence des nuits, au  
» son de la guitare ou de la harpe. Ils servaient  
» les amours, quelquefois la haine ou la mali-  
» gnité satirique..... Enfin, plus souples que  
» tout autre genre, ils se prêtaient à tous les  
» sujets, se paraient d'un langage naturel et  
» riche, se coloraient d'une aimable demi-  
» teinte, et offraient partout l'attrait d'une fé-  
» condité originale, étrangère à la contrainte  
» et à l'effort. » Ces petits poèmes se font en-  
» core remarquer généralement par une marche

accélérée, un style animé, des descriptions rapides, une élocution précise et franche.

C'est l'usage de l'assonante qui, à la faveur de l'aisance dont le poète y jouit, a assuré au roman le caractère qui lui convenait, et lui fait jouer un rôle si distingué dans la poésie espagnole. Aussi le traducteur en vers français de ces compositions lutte-t-il avec un désavantage de plus, dès qu'il subit une contrainte que n'ont point eue ses modèles : il y a lieu de croire que s'ils eussent rimé, une diction moins nette aurait donné plus beau jeu à sa diction rivale.

La langue espagnole, a-t-il été dit ailleurs, a en elle les tons les plus opposés, et la nation aime que les écrivains les emploient. Les romances, par leur nature, devaient, plus que toute autre composition, accueillir ce goût national. Il en a été offert un exemple assez caractérisé dans la pièce de Villégas qui termine notre premier volume; et là, comme le sujet était les abaissemens où fait tomber l'amour, le poète semble avoir voulu, par des rappo-



chemens heurtés , rendre plus frappant le contraste des positions. Dans les exemples qui vont suivre , on verra ces compositions redire avec dignité les catastrophes royales , ou fournir aux chagrins d'une fille d'auberge des mots de son état. Les *létrilles* , romances diminués , ne se plaisent , pour ainsi dire , qu'avec les classes populaires ; le mot *bergère* a reçu un anoblissement qui le fait souvent rejeter : témoin , la petite pièce du marquis de Santillane , insérée encore dans notre premier volume : l'auteur n'a pas voulu laisser de vague sur la qualité de l'héroïne : c'est une gardeuse de vaches.

Ne pourrait-on pas trouver l'explication de ce goût littéraire dans une partie très-caractéristique de nos mœurs nationales ? Ce qui , peut-être , frappe le plus l'étranger , et ne tarde pas à l'entraîner après quelque temps de séjour parmi nous , c'est l'absence des distinctions , le laisser-aller , l'extrême facilité des rapports , la grande fusion des classes de la société dans les habitudes sociales. Nul pays plus aristocra-

tique en principe, nul pays plus démocratique en application. Nos grands ne semblent occupés qu'à se diminuer, qu'à se montrer, dans le commerce de la vie, simples, ajoutons même bons enfans. Les seigneurs de la classe secondaire ne restent pas en arrière des premiers : heureux les uns et les autres de se familiariser avec les plébéiens. Les plébéiens qui, comme on sait, s'estiment tous bons gentilshommes, ne s'en étonnent pas, ne s'en croient pas précisément honorés, et des liaisons franches où règne une sorte d'égalité, s'établissent, souvent de père en fils, sans aucun égard à des proportions très-prononcées du côté du rang ou de la naissance. Voyez, du reste, les Espagnols dans les lieux publics : le même manteau brun couvre l'habit chamarré d'or ou cache la veste trouée. La belle duchesse d'Albe, lorsque les petits polissons suspendaient leurs jeux pour la voir traverser la rue<sup>1</sup>, ne portait pas un autre genre de costume que ses caméristes, ou nos ser-

<sup>1</sup> Bourgoing. Tableau de l'Espagne.

vantes. Allez au théâtre : il existe aux hauteurs appelées quelque part le paradis, une galerie où les beautés de la cour monteront parfois occuper un siège auprès d'autres belles moins que bourgeoises. A l'église, théâtre plus favorable à l'égalité, elle n'est rompue qu'en faveur des petits. C'est, à coup sûr, une femme du peuple qui, la tête haute, traverse la grande nef pour s'établir sur les marches du maître-autel, tandis que la modeste dame reste dans un coin, agenouillée sur la dure, ou assise sur ses talons. Venez à ces combats de taureaux, que nous appelons des fêtes, vous verrez les hautes classes dédaigner les balcons, pour se mêler avec les citoyens sur les gradins de l'amphithéâtre, d'où, au besoin, on se met en communication avec les acteurs; et vous n'êtes pas sûr qu'un grand seigneur ne se glissera pas dans le cirque, pour se jouer un instant avec la bête, à son passage près de la barrière, qui l'en sépare malgré lui<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Nous avons applaudi de nos mains le vicomte de

C'est à peu près ainsi que la littérature espagnole, dans le genre surtout plus particulièrement national, *déroge souvent à noblesse.*

---

Les romances ont commencé chez nous, comme dans d'autres pays, par se consacrer aux faits et gestes des anciens preux. Notre romance a raconté les exploits des chevaliers errans, ceux des douze pairs de France, les aventures, aussi, du Troyen Hector, chevalier accompli, tué déloyalement par le félon Achille; les amours héroïques du roi Rodrigue et de la fatale Cava; ceux de l'infante, sœur de cet Alphonse le Chaste, de qui la vertu favorite porta trop loin l'indignation contre le coupable comte de Saldagne; les triomphes de leur fils illégitime, Bernard del Cárpio; qui, nouvel Hercule, étouffe dans ses bras nerveux Antée-Roland, aux gorges de Roncevaux.

Miranda, grand d'Espagne de première classe, fameux rival des premiers athlètes de l'arène andalouse.

Se rapprochant plus de la vérité à mesure qu'ils ont avancé davantage dans notre histoire, ce sont les romances qui ont fait connaître le mieux le héros castillan ; ils nous font assister aux scènes les plus intéressantes de sa vie , à partir de l'épreuve où un vieillard offensé reconnut dans son fils son digne vengeur. Nous voyons son intérieur, et l'illusion est d'autant plus forte , que rien n'y décèle l'art ; on peut même dire qu'il n'y en a point. La facilité du rythme a permis ces compositions à des écrivains étrangers à la poésie. Leur style , sauf la concision de quelques tours , ne se recommande que par ce grand naturel continu , ce manque d'apprêt , du reste inimitable ; c'est pourquoi, quand il se pourrait, à la rigueur, que des vers soignés en esquissassent le caractère, il nous a paru plus en harmonie avec la prose<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Nous n'en remercions pas moins, et comme Espagnols et comme amateurs de la poésie française, M. Creuzé de Lesser , pour avoir exercé son talent poétique sur la série entière de ces anciennes compositions

## I.

« Diègue Laïnez, » dit le romancier, « déplore la tache imprimée sur sa noble maison, ancienne et riche. Il n'a pas la vigueur dont il aurait besoin pour se venger : son grand âge l'en prive. Il ne dort pas, ne touche point aux alimens ; il n'ose lever les yeux, ni sortir de chez lui. Il ne parle plus à ses amis ; il évite de leur adresser la parole, de peur de les souiller du souffle de son déshonneur. Au milieu de ses angoisses, il imagine une épreuve qui lui réussit. Il fait venir ses trois fils, et, sans leur rien dire, va prendre leur main ; non pour y chercher des lignes nécromantiques : l'art des magiciens était encore inconnu en Espagne. Mais il les leur serre avec une force extrême ; car l'honneur donnait un instant du ressort

consacrées au héros de la Castille ; nous conviendrons même avoir été étonnés plus d'une fois de la manière dont il est parvenu à rendre les passages les plus chanceux, notamment dans la lettre de Chimène, et la réponse du roi Ferdinand.

à ses muscles défaillans. Chacun des deux premiers s'écrie : « *Seigneur : assez ; lâche-moi ; tu me fais mal.* » Mais lorsque , ayant presque perdu l'espoir , il pressa la main de Rodrigue , celui-ci , l'œil enflammé , furieux comme un tigre d'Afrique , lui dit , écumant : « Lâchez donc , »  
 » mon père , de par le diable ! de par tous les » diables , lâchez donc ! Et si vous n'étiez mon » père , je ne m'en tiendrais pas à des paroles : » cette même main vous arracherait le cœur. »  
 Le vieillard pleurant de joie s'écrie : « Fils de » mon âme , ta colère me calme , ton indigna- » tion me ravit. Garde cette ardeur , mon Ro- » drigue , pour redemander mon honneur , qui » est perdu , si tu ne le recouvres pas. » Il lui apprend son injure , lui donne sa bénédiction , et l'épée , dont Rodrigue perça le comte , pour début de ses exploits.

## II.

» Il n'est pas d'un noble bien appris , ni » d'un guerrier vaillant de frapper un vieillard

» au visage plutôt qu'un jeune homme au cœur.  
 » Vous avez humilié celui qui valait plus que  
 » vous ; vous auriez dû songer qu'il descendait  
 » de Laino Calvo et qu'il était mon père : les  
 » hommes bien nés ne supportent point un af-  
 » front. Comment avez-vous osé ce que Dieu  
 » seul pouvait faire ? aucun autre, aucun. Son  
 » noble front, vous l'avez obscurci ; mais je dis-  
 » sipèrai l'ombre avec la force du soleil. Le  
 » sang lave les taches du déshonneur, et, ici,  
 » je l'espère, ce sera le sang du coupable. Comte,  
 » vous avez porté la main sur mon père en  
 » présence du roi. Vous en avez agi mécham-  
 » ment. Déloyal, je te défie. » C'est ainsi que  
 parla au comte de Gormaz le brave Cid, nom  
 qu'il mérita depuis par ses hauts faits. Il lui  
 donna la mort, lui coupa la tête, la porta  
 joyeux à son père, et s'agenouilla devant lui. »

Nous n'avons lu que dans ce romance que Ro-  
 drigue eût coupé la tête au comte : nous croyons  
 y voir une réminiscence d'un autre combat sin-  
 gulier, fameux dans l'histoire des Hébreux.

## III.

« Des clameurs perçantes pénètrent dans le palais de Burgos où se trouvent les grands. Le roi descend de ses appartemens, et la cour avec lui. Ils rencontrent au vestibule, d'un côté Chimène Gomez, échevelée, pleurant la mort du comte son père ; de l'autre, Rodrigue de Vivar, l'épée teinte du sang du comte. « Justice, bon » roi ! je te demande justice. Qui la dénie ne » mérite pas d'être appelé roi, ni de manger le » pain sur une nappe, ni d'être servi par des » gentilshommes. Songe que je descends de ceux » qui défendirent Pelage avec les bannières de » Castille : et quand il en serait autrement, ton » bras doit être égal pour tous... Et toi, meur- » trier arrogant, oui, Chimène demande justice » contre toi... Tu as privé de la vie le meilleur » des guerriers, le soutien de la foi, la terreur » des Almanzors... » Elle dit : Rodrigue, sans rien répondre, va prendre les rênes de son cheval, monte et se retire. Personne ne le pour-

suit et Chimène de crier toujours : *Vengeance, chevaliers ! vengeance !*

## IV.

» Le seigneur roi est assis sur son fauteuil à grand dossier, jugeant les discords de ses sujets indociles ; lorsqu'en habits de deuil traînants, entrent vingt écuyers de Chimène, fille du comte de Gormaz-Lozano. Elle-même approche, et, prosternée sur l'estrade, renouvelle ainsi sa plainte : « Sire, voici aujourd'hui six mois que  
» mon père mourut de la main d'un enfant,  
» élevé par les tiennes pour tout oser. Je suis  
» venue quatre fois à tes pieds ; toujours j'ai  
» reçu des promesses, jamais je n'ai obtenu  
» justice. Rodrigue brave tes lois et tu le pro-  
» tèges ; tu le mets à l'abri des poursuites et tu  
» punis tes officiers de ce qu'ils ne l'arrêtent pas.  
» Roi, tu as tort ; pardonne si je parle indû-  
» ment : l'offense chez une femme peut écartier  
» du respect. » — « C'en est assez, noble de-  
» moiselle, répondit le premier Ferdinand :

» vos plaintes sont justes; mais si je conserve  
» Rodrigue, je le conserve pour vous. Le jour  
» viendra où, par lui, vous changerez ces pleurs  
» en larmes de joie.» Dans ce moment on  
apporta un message de Done Ulrique. Le roi  
prit sous son bras le bras de Chimène, et la fit  
entrer avec lui chez l'infante. »

Nous avons pensé que l'on verrait avec plaisir,  
dans leur simplicité primitive, les matériaux  
mêmes qui servirent pour le modèle du premier  
chef-d'œuvre de la scène française. La faveur  
générale dont jouit le sujet nous encourage à  
pousser plus loin les extraits de ces romances.  
Le suivant rappelle encore des particularités  
de la vie du héros, qui appartiennent à l'épo-  
que traitée par la muse dramatique.

## V.

« Après la mort du roi Ferdinand, quand  
son fils Don Sanche lui eut succédé, celui-ci  
ordonna à Rodrigue de Vivar d'aller vers Done  
Ulrique lui demander de livrer Zamora au

roi son frère. Le Cid va exécuter les ordres du prince. Il arrive au vieux guichet de la forteresse, et, comme on lui refuse l'entrée, il se met en devoir de forcer la garde. La garde résiste. Au bruit accourt sur la muraille l'infante elle-même, en habits de deuil. Les yeux humides, elle parle en ces mots à l'impétueux Vivar :

« Loin d'ici, loin d'ici, Rodrigue, le Castillan  
 » orgueilleux, qui oublie l'amitié et foule aux  
 » pieds la justice. Éloigne-toi, cruel, qui viens  
 » opprimer celle que tu juras de servir. . . . ,  
 » celle dont tu brisas le cœur pour n'y pas  
 » rester<sup>1</sup>. En dépit du roi qui t'envoie, ces  
 » bons temps passés n'auraient pas dû sortir  
 » de ta mémoire. Mais je suis femme, et tes  
 » offenses ne me porteront pas à demander au  
 » ciel ton malheur. Ingrat ! je n'oublie point,  
 » moi, que je t'armai chevalier à l'autel de Saint-

1

*Aquella**En cuya alma te encerraste ;**Y al fin se la lastimaste ,**Por no quedar dentro della.*

» Jacques..... Mon père te donna l'armure; ma  
» mère te donna le cheval..., et, pour t'honorer  
» davantage, moi-même attachai tes éperons  
» d'or. »

Laissant de côté, dans ces reproches de l'infante, ce qui touche aux affaires de cœur, et dont les historiens ne s'occupent pas, disons qu'ils n'ont pas omis d'indiquer ce qui rendait le Cid excusable dans ses procédés, aussi-bien contre Ulrique que contre les autres enfans du feu roi. Par le morcellement dont il a été parlé dans une première note sur le Cid, si Léon Galice et Zamora furent légués aux puînés, la Castille demeura l'héritage de Don Sanche, et le Cid était Castillan. « Il accompagnait, » dit Mariana, « *comme de raison*, le roi Don Sanche dans toutes ses campagnes. » Ce fut grâce au Cid que ce monarque triompha d'Alphonse, lorsqu'il commença par lui ses agressions contre ses frères. Et Alphonse a pu en conserver long-temps sur le cœur un levain d'animosité non moins que pour le serment

que le Cid exigea de lui, à son avènement au trône de Castille. Car Alphonse était resté vainqueur de Sanche à Golpelara, et il se trouva à sa merci par une attaque inopinée du Cid, qui, pendant la nuit, avait rallié les fuyards. Nos historiens reconnaissent dans le Cid autant de sagacité et de talent pour les opérations militaires que de bravoure personnelle dans les chocs : on sait du reste tout ce que l'opinion nationale lui accorde de hautes qualités. Les historiens arabes, à dire vrai, n'en tombent pas d'accord; toutefois les malédictions dont ils manquent rarement d'accompagner son nom, en disent peut-être autant en son honneur que les louanges des siens.

Mais revenons aux romances et au temps où vivait encore le prince qui unit Rodrigue avec Chimène : les images les plus ingénues nous y attendent.

## VI.

« En sa demeure de Burgos, Chimène, éloignée de Rodrigue, est tellement avancée dans

sa grossesse, que d'un moment à l'autre elle attend celui d'accoucher. Le soir d'un jour de fête, elle prit la plume toute en pleurs, et après avoir écrit à son époux mille plaintes attendrissantes, elle prit de nouveau la plume, et pleurant encore, écrivit ce qui suit au noble roi Don Ferdinand : « A vous, monseigneur » le roi, le bon, le fortuné, le grand, le » vainqueur, le reconnaissant, le sage, votre » servante Chimène, fille du comte de Gormaz, à qui vous avez donné un mari, ou, » pour ainsi dire, en avez eu l'air <sup>1</sup>. Pardonnez, sire, je vous en veux beaucoup, et » ne puis m'en cacher. Quelle est la loi de Dieu » qui vous dit que, parce qu'il vous convient » de faire la guerre, vous pouvez, pendant si » long-temps, démarier les mariés? Qu'un » homme doux et caressant, vous deviez en » faire un lion terrible, et ne le lâcher pour » moi qu'une fois par an, tout au plus? Et,

<sup>1</sup> *A quien vos disteis marido;  
Bien asi como burlando.*

» lorsque vous le laissez venir, c'est pour m'ef-  
» frayer, tant il vient couvert de sang, lui et  
» son cheval de même. Il arrive harassé pour  
» s'endormir auprès de moi; il se débat en  
» songe, comme s'il n'avait pas quitté l'épée :  
» et, dès l'aube, les vedettes l'appellent de  
» nouveau en campagne. J'ai entendu que vous  
» prétendiez me rendre un père, quand vous  
» me donnâtes un mari, et je n'ai ni l'un ni  
» l'autre : celui-ci également, je le pleure  
» comme s'il était enterré. Si vous en agissez  
» ainsi pour lui faire acquérir de la gloire, mon  
» Rodrigue n'en a plus besoin : il voyait à peine  
» poindre sa barbe que déjà cinq rois étaient  
» ses vassaux. Seigneur, je suis bien près de  
» mon terme, et les pleurs que vous me faites  
» verser pourront avoir de funestes suites. Ne  
» compromettez pas les gages du plus noble  
» chevalier qui jamais ait porté les croix ver-  
» meillées et baisé la main d'un roi.»

Chimène exagère la jeunesse de son mari :  
il n'était pas si imberbe à l'époque du brillant

succès auquel elle fait allusion. Rodrigue touchait à sa trentième année, lorsque les Maures limitrophes, ayant fait une incursion dans la Rioja, il marcha contre eux, et, habile comme nous avons dit, à diriger les mouvemens militaires, il parvint à envelopper les chefs ennemis, que l'on a décorés du titre de rois. Il les relâcha, moyennant la promesse d'une contribution annuelle, et de là il demeura établi qu'il avait cinq rois pour vassaux.

## VII.

« A dix heures du matin, le roi demande du papier à son secrétaire, et va répondre, de sa main, à la lettre de Chimène Gomez. Après avoir figuré une croix avec un trait et quatre points, il trace ces mots pleins de courtoisie :  
« A vous, Chimène, la bien née, la bien ap-  
» prise, la spirituelle, celle à qui l'on envie  
» son mari, celle qui est près de ses couches,  
» le roi qui toujours vous a voulu du bien,  
» vous envoie ces salutations comme un gage

» de son affection extrême. Vous me reprochez  
 » de désunir les conjoints, de n'acheter mes  
 » profits que par vos dommages; vous m'en  
 » voulez, dites-vous encore dans votre dépêche,  
 » de ce que je ne vous renvoie votre époux  
 » qu'une fois par an, et qu'alors, comme il ar-  
 » rive si las, il s'endort au lieu de vous ca-  
 » resser. Mais, Madame, il n'a pas toujours  
 » dormi dans votre couche, puisque votre  
 » tablier est devenu trop court <sup>1</sup>, et qu'il at-  
 » tend de vous un fils aîné. Il est inutile que  
 » vous lui demandiez de retourner auprès de  
 » vous, car, au premier roulement de tambour,  
 » il n'y tiendra pas. Si je ne l'avais chargé de  
 » mes troupes, il ne serait qu'un bon gentil-  
 » homme, et vous ne seriez qu'une simple  
 » dame. Il compte des rois parmi ses vassaux?  
 » Plût à Dieu qu'au lieu de cinq, ils fussent

<sup>1</sup> *Pero si os tiene, señora,  
 Con el brial levantado,  
 No se ha dormido en el lecho,  
 Si espera en vos mayorazgo.*

» cinq fois six ! Il y aurait alors moins de  
» dangers pour mes châteaux et pour les vô-  
» tres. »

On peut encore modifier l'expression où Ferdinand fait entendre que c'est parce qu'il l'a mis à la tête des troupes royales que le Cid s'est élevé si haut. La dot de Chimène, héritière du puissant comte de Gormaz, unie au patrimoine de Rodrigue, mirent celui-ci à même de faire la guerre en grand avec ses seuls vassaux et pour son propre compte. Ce fut le cas dans l'affaire de la Rioja, dont il vient d'être parlé, aussi s'en appropriâ-t-il tout le fruit. De plus, son surnom glorieux lui vint de ce succès privé de ses armes. En lui apportant le tribut stipulé, les députés des Maures vaincus le saluèrent du nom de *Cid*, en arabe, *seigneur, prince*; et ils mirent dans cette scène quelque peu de la pompe orientale. Elle eut lieu à Zamora devant Ferdinand et sa cour; on en fut frappé, et le roi, qui aima constamment Rodrigue, ordonna que le nom de *Cid*

serait donné à l'avenir au Castillan suzerain de cinq princes maures.

Les romanciers ne pouvaient négliger de mettre en scène la disgrâce du Cid sous le règne suivant, de laquelle nous avons parlé dans notre premier volume, à l'occasion du poème ancien en l'honneur du même héros. Ces petites compositions rendent avec beaucoup de vivacité et de vérité l'animadversion du prince, les justifications du Cid et sa rentrée en grâce. D'autres romances traitent de l'affront fait par ses gendres à ses deux filles, que de nouvelles noces unirent aux princes de Navarre et d'Aragon, après la punition des lâches offenseurs : le vieillard auguste, alors souverain de Valence conquise, fut vengé en champ clos par le bras de ses lieutenans. On voit avec un plaisir particulier le romance où un roi triomphant tombe à genoux devant les enseignes du Cid, et, par égard pour la mémoire du héros, son aïeul, rend le butin qu'il venait de faire en Castille. D'un autre côté, l'histoire représente encore le

héros castillan comme vainqueur après sa mort; c'est-à-dire, que les troupes qui évacuèrent Valence, emmenant sa dépouille mortelle, ne furent point inquiétées par Abu-Bekir, capitaine des Almoravides.

Nous devons sans doute mettre des bornes à nos observations sur ces romances consacrés au Cid et sur les particularités de son histoire : nous sentons bien que nos lecteurs ne peuvent y prendre l'intérêt que nous y trouvons. Que l'on nous permette ou nous pardonne, cependant, encore deux extraits : ils vont présenter le Cid sous un point de vue nouveau, et retracer des situations d'un intérêt plus général.

Ferdinand I<sup>er</sup>. vit arriver à sa cour des envoyés du pape Victor II, après le concile qui venait d'avoir lieu à Florence (an 1055), où l'on avait traité de certaines prétentions de l'empereur Henri II par rapport à l'Espagne. Ils enjoignirent au roi, sous peine d'excommunication, de renoncer au titre d'empereur, qu'il avait pris en vertu de la réunion de trois couronnes, et

de reconnaître vasselage au chef de l'empire romain. Ferdinand convoque les cortès, pour répondre d'après leur avis. Rodrigue de Vivar était tout nouveau marié : il se fit un peu attendre. Il arrive vers la fin de la délibération, quand les esprits timorés allaient l'emporter sur les âmes généreuses. Il s'étonne qu'on ait seulement délibéré : « Quoi ! s'écrie-t-il, nous » passerions d'un joug à un autre ? A peine » affranchis de l'empire des Musulmans, nous » accepterions celui d'autres chrétiens ! Ils auraient part à ce qu'ils n'ont pas contribué à » acquérir ! On se moque de nous. Est-ce que » toute la chrétienté relève de l'empereur d'Allemagne ? Vous croyez donc bien téméraire » de lui résister, et bien coupable de désobéir » au pape ! Députons vers Rome : on peut revenir d'une première décision. Quant à moi, » je saurai défendre, pour ma part, l'honneur » et la liberté de ma patrie ; et je m'offre à » prouver, l'épée au poing, qu'il y a lâcheté

» dans les prétendus scrupules de conscience  
 » qui s'écarteraient de mon avis. »

Le discours du Cid entraîna toute l'assemblée ; on répondit en conséquence ; enfin l'Espagne conserva son indépendance, et Ferdinand ne quitta point le titre qu'il avait pris : « Tant, » dit Mariana, peut avoir d'importance dans les » grandes affaires la voix d'un homme de cœur. »

Les siècles se succèdent, et ramènent souvent les mêmes circonstances.

Le romancier va, pour dernière citation, nous montrer, à sa manière, le héros maintenant conseiller de paix, aux prises avec un prélat belliqueux.

### VIII.

« Le bon roi Alphonse causait un jour avec le Cid, dans le cloître de Saint-Pierre de Cardègne, en présence du noble abbé. Ils parlaient des pays à reconquérir, perdus par l'erreur de Roderic, que l'amour accuse et défend. Le roi propose au Cid d'attaquer sur-le-champ

Cuenca; mais le prudent capitaine lui répond : « Vous êtes nouveau, ô roi Alphonse ! » vous êtes roi nouveau en Castille : avant de » faire la guerre au dehors, affermissiez la paix » au dedans.... Beaucoup de malheurs arrivent » de ce que les rois s'en vont guerroyer, avant » que la couronne ait seulement *tiédi* sur leur » tête. » Bermudo, prenant la parole pour le roi, répond au Cid : « Si vous êtes fatigué par » vos combats, ou attiré par votre Chimène, » allez à Vivar, Rodrigue, et laissez au roi » ordonner l'entreprise : il a encore assez de » serviteurs vaillans pour qu'on ne revienne » pas sans l'avoir mise à fin. » — « Eh ! de » quoi, répliqua le Cid, vous mêlez - vous, » qui vous établissez en conseil de guerre, le ca- » puce au dos, honnête moine? Montez en » chaire, priez; portez la chape au cœur, » tandis que j'endosse le harnois. On sait si » je ne quitte pas un peu plus ma femme que » mon épée. » — « Je suis homme, repartit » Bermudo, à me couvrir aussi du casque de

» fer, et à presser de l'éperon un cheval fou-  
 » gueux. » — « Pour fuir à toute bride, sans  
 » doute, révérend père, riposte le Cid; vous  
 » aurez toujours sur le froc plus de taches  
 » d'huile que de taches de sang. » — « Assez,  
 » s'écria le roi; Cid! vous avez des façons qui  
 » soulèveraient les pierres. » Sur ces entrefaites,  
 le comte d'Onate approchait avec la comtesse;  
 le roi alla à leur rencontre pour se donner de la  
 contenance. »

Nous avons déjà vu le roi Ferdinand, père  
 d'Alphonse, se tirer d'embarras par une politesse.

P.C. Monumental de la Alhambra y Generalife  
 CONSEJERÍA DE CULTURA

La muse du romance quitta le terre-à-terre  
 du bon vieux style, pour s'élever à des préten-  
 tions que le succès ne couronne pas toujours.  
 Hécube et Polyxène, Marius sur les ruines de  
 Carthage, Pompée, et d'autres grands person-  
 nages de l'antiquité, se trouvent beaucoup  
 mieux ailleurs que dans nos romances hé-  
 roïques. Deux pièces de ce genre insérées dans

la présente collection nous ont paru toutefois répondre assez bien à des sujets d'un ordre élevé, tirés de l'histoire nationale.

Quand les progrès de la langue et de la poésie eurent donné plus de variété à ces compositions, elles trouvèrent leur meilleur aliment dans la galanterie moresque. Les vers castillans reçurent les modulations de ces noms arabes si doux et si sonores ; ils intéressèrent aux affections de ces guerriers si tendres et si terribles ; ils chantèrent leurs discordes, qui hâtèrent la chute du dernier trône islamite dans les Espagnes.

Parfois les costumes de l'Arabie ne furent qu'un déguisement, et de très-bons chrétiens, jurant par Mahomet, soupirèrent dans ces vers pour de fausses Zélines et Zélidaxes.

On doit croire aussi que les romanciers ont souvent donné aux fruits poétiques de l'imagination des appuis historiques également créés par elle. Quoi qu'il en soit, notre choix s'est porté sur les pièces où la couleur locale et la

peinture des mœurs nous ont paru satisfaire à la condition principale que l'on doit y désirer.

Nous ne dédaignerons pas ici des traditions qui, empreintes du même caractère, offrent ce genre de vérité que la philosophie peut préférer à celle des faits, même dans la sévère histoire.

Qui ne connaît les Abencerrages et les Zégris dont les rivalités ensanglantèrent si cruellement la belle Grenade? On y montre encore à l'étranger, dans le palais de l'Alhambra, l'enceinte dite des Lions, où trente-six des principaux Abencerrages furent égorgés par le fer de leurs rivaux, sous les yeux de leur prince. Les romances ont consacré l'origine de ces inimitiés désastreuses.

Zaïd aimait la superbe Zaïda, et avait enfin touché son cœur, à l'époque des fêtes que Grenade donnait pour l'avènement du prince entre les mains duquel elle périt. Abdali-Tarfé, ami, d'autres disent rival secret de Zaïd, réunissait la cour dans sa maison de plaisance; située entre les fleuves Xénil et Darro, dont

l'un roule du sable d'argent, et l'autre de l'or le plus pur. C'est là que Zaïda, qui avait peu d'occasions de voir son amant, lui accorda une faveur qui le transporta d'allégresse. Elle attacha de sa main au turban du guerrier une tresse de ses cheveux, d'un plus bel or que les sables du Xénil. Tarfé a remarqué la joie extraordinaire qui éclate dans les yeux de l'heureux amant. Trop désireux d'en apprendre la cause, il parvint à obtenir une confiance dont il ne tarda pas à abuser. On pourra entendre le romancier lui-même sur ces faits, et leur première conséquence, dans la pièce de notre recueil intitulée : *L'Indiscrétion*.

Ce fut au palais et devant la cour, où Zaïd rencontra pour la première fois Tarfé, qu'il l'accabla de reproches et l'insulta outrageusement. Le romancier nous fait voir comment le chevalier offensé en demanda raison, en faisant d'abord essuyer à son adversaire un feu roulant d'antithèses un peu trop soutenu <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> C'est la particularité qui frappera sans doute le

Tarfé succomba dans le combat qui s'ensuivit. Alliée du mort et blessée du scandale qu'avait causé cette aventure, la famille des Zégris voulut punir le vainqueur Abencerrage; mais les siens accoururent à sa défense, et eurent de leur côté les Venegas, Gazuls et Alabazes, tandis que du côté des Zégris se rangeaient les Gomels et les Mazas. On allait en venir aux mains dans la place de Vivarrambla : c'en était fait de Grenade ce jour-là, si le roi, secondé par les nobles des autres maisons principales du royaume, ne fût parvenu à rétablir la paix. Zaïd fut mis aux arrêts dans l'Alhambra, mais bientôt rendu à la liberté, et uni à sa maîtresse par la volonté du souverain. Les Zégris en éprouvèrent un vif ressentiment. Il éclata à plusieurs reprises. Nous ne parlerons que de l'occasion qu'y donna encore un homicide plus dans le romance : *Le Cartel*, page 100 : mais on pourra y remarquer aussi un exemple assez saillant de la rapidité de diction propre du genre. Dans quarante vers il n'est entré que deux adjectifs et pas une seule épithète.

commis sur un de leurs alliés, par un allié des Abencerrages : les romanciers se sont disputé le sujet de cet événement.

Une autre Zaïda-Zégri avait été l'objet des affections du noble Mohamed-Gazul, le vainqueur des tournois à Gelves, le plus impétueux des fils de Grenade. Il habitait Medina-Sidonie. Les parens de sa maîtresse, établis à Xérès, n'accueillaient point ses vœux, que ne secondaient pas les faveurs de la fortune; mais ils ne pouvaient, dans les réunions que les Musulmans avaient entre eux sous la domination chrétienne, ils ne pouvaient, disons-nous, interdire leurs foyers à un si brillant chevalier des leurs. Gazul, un soir, chez Zaïda, dansait avec elle la danse appelée *zambra*, dont le nom a signifié ensuite toutes les danses des Arabes espagnols et même leurs bals. Il paraîtrait, d'après la description que nous avons lue, que la *zambra* avait beaucoup de rapport avec la walse du Nord, et convenait peu au sang africain. Les bouillons du sien aveuglèrent un instant Gazul

au point qu'il ne vit dans sa danseuse qu'une amante, ne vit qu'elle, et lui donna un baiser passionné, vu de tout le monde. Outrés de cette audace, les parens de Zaïda, et un rival préféré par eux, fondirent sur le jeune imprudent, qui, sans armes, ne put que sauver sa vie. Toute communication lui devint désormais impossible avec sa bien-aimée, et elle paraît s'être résignée, sans beaucoup de résistance, aux volontés de ses parens. Ceux-ci hâtèrent son mariage avec le riche Aben-Saïd.

Un romance dira encore la suite de cette histoire : c'est le sixième inséré dans notre collection sous le titre de *Gazul*.

L'amant éconduit, attaquant, pour ainsi dire, une ville entière, ensanglanta les noces de sa maîtresse, qui fut épouse et veuve le même jour. Il ne se crut plus en sûreté dans le lieu de sa résidence habituelle, et se retira à Grenade, sa patrie, parmi les siens, sous la protection des Abencerrages. Il y essuya l'attaque juridique la plus acharnée de la part de



» le vaillant Cidi-Muza était sorti pour se mesurer avec le grand-maître de Calatrave. » Le supplice d'Abin-Hamet et l'extermination de tous les siens furent une chose arrêtée. Mais ils étaient trop puissans pour qu'on négligeât de prendre à leur égard quelques précautions. Le conseil décida qu'une invitation royale les appellerait au château, l'un après l'autre, et que vingt gens d'armes, choisis parmi les Zégris et leurs adhérens, les recevraient à coups de cimeterre <sup>1</sup>. Trente-cinq victimes ont été immolées : il tombe encore un autre chevalier abencerrage, mais le page qui l'avait suivi a pénétré jusqu'au lieu de l'exécution. Il trouve le moyen de retourner sur ses pas, et, par le récit de ce qu'il a vu, arrête Abenamar et

<sup>1</sup> On peut donc relever, dans cette courte narration, un cartel conforme aux lois de l'honneur, un combat chevaleresque, un attentat plein de bravoure et un affreux guet-apens. Voilà en tout temps les nations où une culture générale manquera à une nature généralement énergique.

Malique-Alabèze, qui allaient monter au château. Les Abencerrages échappés à la proscription, et leurs alliés, y entrent de vive force; ils font main-basse sur les assassins. On se bat partout : le peuple s'est soulevé; Abul-Hazen, père du cruel Zaquir, naguère détrôné par lui, est de nouveau proclamé roi.

Il y a peu de données bien authentiques sur les chocs entre Abencerrages et Zégris : *Hernando del Pulgar*, historiographe de Ferdinand et Isabelle, place même le massacre des Abencerrages sous le règne d'Abul-Hazen. Mais, d'accord avec sa chronique, l'histoire générale d'Espagne et l'histoire particulière de la domination des Arabes dans la Péninsule, consacrent les dissensions dans le sein de la famille régnante, cause suffisante pour expliquer les événements.

On y voit, à la fois, trois rois de Grenade, comme nous avons eu trois rois d'Espagne en 1808. Le troisième roi de Grenade, proclamé concurremment avec le fils et le père, fut le frère du dernier, Muley-Abdalah, wali de Malaga.

Il perdit cette ville, non sans avoir vaillamment combattu : découragé, il livra Almerie et Guadix, d'où suivit la capitulation de Grenade, souscrite par Abdila-Zaquir, que la mort de son père venait de laisser seul à consommer cet acte de désolation <sup>1</sup>.

Nous quitterions à regret les Maures de Grenade si nous n'avions fait que citer en passant le nom de celui d'entre eux que les ouvrages d'imagination et les écrits historiques s'accordent à présenter comme leur héros. Cidi-Muza, (nous lui conservons le titre doux à l'oreille de *Cidi*, sur la foi des romances qui le font fils d'Abul-Hazen), Cidi-Muza, disons-nous, n'est pas reconnu comme prince par l'histoire ; mais elle porte : qu'après avoir fait une sortie qui devait écraser les chrétiens dans leur camp, si l'infanterie l'eût secondé ; après avoir proposé

<sup>1</sup> Il pleura après : et sa mère Zoraïda - Validé, qui avait été l'artisan de son élévation prématurée, passe pour lui avoir dit : « Pleure comme une femme, puis » que tu n'as pas su agir en homme. »

une dernière levée ; entrant au conseil , au moment où l'on décidait la reddition : « La » profanation des mosquées , s'écria-t il , le » déshonneur de nos femmes et de nos filles , » des fers et des bûchers , voilà les traités » que vous verrez accomplir. Mais , par Allah » éternel , je ne le verrai pas. » Il s'arrêta , et reprit : « La mort est inévitable : Eh quoi ! nous » ne profiterions pas du répit qu'elle nous laisse , pour défendre notre liberté et notre » gloire ! Que la terre reprenne ce qu'elle a » produit , et si une fosse manque à nos restes , » ils reposeront sous la voûte des cieux. Ah ! » qu'il ne soit pas dit que les fils de Grenade » n'eurent pas le courage de mourir. »

Il cessa , et voyant qu'on ne lui répondait que par un morne silence , il quitta brusquement le conseil , sortit par la porte d'Elvire et n'a plus reparu.

Les fiers guerriers musulmans et les orgueilleuses beautés de la cour islamite de Grenade cédèrent la place, dans nos romances, aux humbles bergers des rives du Tage et du Manzanarès. On gagna en fraîcheur ce que l'on perdit en éclat. Toutefois la douceur des teintes, propre de la poésie pastorale, n'a point permis à nos romances bucoliques des nuances particulières assez prononcées pour marquer un caractère à part; seulement, un exemple que nous offrirons à la suite de nos romances héroïques nous a paru présenter quelque originalité en vertu de la nature mixte qui le distingue.

Mais ces compositions du genre simple ont eu un diminutif très-caractérisé dans les *létrilles*, dont il a été déjà fait mention comme d'une poésie plus particulièrement villageoise. La simplicité y prend le ton le plus naïf que l'on puisse employer: pas le moindre tour qui ne soit de la langue parlée et familière, et le mètre, extrêmement court, produit un mouvement beaucoup plus accéléré que celui des

romances primitifs<sup>1</sup>. Là, surtout, le traducteur a dû faire plus d'attention à l'esprit de l'ensemble qu'au détail des pensées : de même que, pour donner une idée de toute musique nationale, il sera moins essentiel de rendre exactement la note, des airs que les chutes et la manière du chant. Là surtout, aussi, et par la même raison, on a dû s'attacher à l'imitation des rythmes ; ailleurs, où cet élément n'est pas un moyen caractéristique, on a adopté une mesure plus développée que celle de l'original, suivant que la nature du sujet a paru le demander ou le permettre. En même temps, nous n'avons pas perdu de vue que nous traduisions dans une langue jalouse, à l'excès, des bienséances, comme l'a dit l'écrivain qui l'a cultivée le plus. Il nous arrive presque toujours, dans le genre familier, de nous mettre un ou deux tons plus haut que le diapason du castillan.

<sup>1</sup> Voyez plus particulièrement la petite pièce intitulée : *Les Deux Sœurs*.

Les pièces qui portèrent d'abord le nom de létrilles, eurent des refrains obligés, et un mètre plus long que les diminutifs des romances: elles remontent aux premiers temps de la versification régulière. Ainsi que les petits quatrains liés, appelés *redondillas*, dont elles émanent, les létrilles à refrains admettent tous les styles et ont affecté la rime, l'assonante étant une invention postérieure : ces compositions s'adaptent bien au chant.

Quant à notre véritable poésie lyrique, dans le sens propre du mot, lorsque l'on a dit que ce fut le romance ordinaire, on avait en vue des temps assez éloignés du nôtre. En agrandissant son importance poétique, le romance s'est placé dans la classe de tous ces chants qu'on ne chante pas.

L'aliment habituel de la musique espagnole, qui est pour elle ce que sont pour la française la romance et le vaudeville, consiste depuis long-temps dans des quatrains détachés, composition assez originale. On les débite consécu-

tivement sans qu'il y ait aucune suite entre eux : plus d'histoire ni d'action, ce ne sont que des pensées, des traits et surtout des tendresses. On peut se dire bien des choses, à l'aide d'une guitare, dans quatre petits vers; et l'on s'en dit beaucoup. La mythologie a eu tort de ne pas placer en Ibérie la patrie de l'Amour. L'amour est l'affaire la plus sérieuse, comme la plus générale dont on y soit occupé à tout âge : si, d'après le Cid, la valeur n'y attend pas le nombre des années, on peut dire que l'amour ne les compte pas.

Le couplet dont notre texte offrira différens exemples, appartient au rythme d'une composition ancienne, distinguée par le nom de *tirana*, c'est-à-dire *cruelle*. Il a été de rigueur que le refrain déplorât la cruauté d'une belle, en lui adressant la parole.

Ce couplet sert d'auxiliaire à la danse du *fandango*, fameuse depuis long-temps par-delà nos frontières. L'un et l'autre sont nés dans l'Andalousie; le couplet dénonce assez souvent

son berceau par la tournure des pensées : toute-  
fois son rythme est de tous les pays.

## EXEMPLE :

*Ayer me fui à Capuchinos ,  
A rezarle à Cristo un credo ,  
Y al decir : creo en Dios Padre ,  
Dixe : creo en la que quiero .*

L'autre jour , dans le saint-lieu ,  
Voulant prier avec zèle ,  
Pour dire : je crois en Dieu ;  
Je disais : je crois en elle .

L'oreille des étrangers qui, de nos jours, commence à goûter nos mélodies péninsulaires, a déjà été frappée du mot *volero*. La province du grave Don Quichote a produit une autre danse devenue nationale comme le *fandango*, moins voluptueuse, mais plus leste. La même fameuse Manche avait vu naître le célèbre Sébastien Zerer, danseur de la capitale, qui, de retour dans son pays, perfectionna le pas *manchegue*. C'est lui qui, pour son exécution aérien-

ne, reçut l'épithète de *volero*, ensuite appliquée aux *seguidillas*, nom primitif de cette danse. Le couplet qui l'accompagne est d'une mesure brisée, et tellement pressée qu'il a fallu la facilité de l'assonante pour pouvoir songer à en faire un rythme. Le voici avec sa ritournelle :

*El amor que te tengo  
Parece sombra :  
Mientras mas apartado  
Mas cuerpo toma.*

*La ausencia es ayre,  
Que apaga el fuego corto,  
Y enciende el grande.*

L'ombre explique l'amour  
Qui me tourmente :  
Plus elle est loin du jour,  
Plus elle augmente.

L'absence et le vent  
Éteignent un feu faible,  
Irritent le grand.



P.C. Monumental de la Alhambra y Generalife  
CONSEJERIA DE CULTURA

Les deux exemples qui précèdent constituent les deux rythmes élémentaires du chant national. L'on a vu qu'il s'alliait intimement à la danse, divisée aussi en deux styles, distincts par la mesure, semblables par le piquant et par la grâce. Ces deux rythmes se combinent pour former quelques petites compositions, ou bien elles se forment, comme dans le principe, avec le couplet du  *fandago*  pur ou mêlé; mais celui du  *volero*  seul n'y conviendrait pas.

Au demeurant, des règles de poétique ne présideront pas souvent à la confection de ces ouvrages, de même que des leçons d'harmonie ne précéderont guère la composition des airs. Ce sont, pour la plupart, des productions qui n'ont pas eu plus besoin d'art que nos orangers n'en ont de serres chaudes.

La demi-rime, qui donne de la facilité à la versification, prouve, en même temps, qu'il y a quelque chose de plus harmonique en Espagne qu'ailleurs dans l'organisation

commune <sup>1</sup>. Telle oreille, comme tel esprit, saisit des rapports où d'autres n'en sentent point. Il est de fait que notre peuple est éminemment musicien; les provinces méridionales surtout offrent aux amateurs de mélodies nationales des phénomènes, que l'auteur de ces aperçus a demandés en vain aux gondoles vénitiennes et aux échos du Pausilipe. Et cette aptitude populaire, il n'est pas nécessaire de l'aller chercher, comme a fait Beaumarchais, dans la classe distinguée qui manie le rasoir conjointement avec la guitare; le muletier, son garçon d'écurie même, charmera les voyageurs par un morceau lyrique,

<sup>1</sup> C'est une observation qu'on a déjà été à même de faire à Paris, par le grand nombre de musiciens espagnols, et surtout de cantatrices espagnoles, artistes ou amateurs, qui s'y sont fait remarquer dans ces derniers temps. Chaque hiver ajoute aussi à la célébrité des soirées musicales dont jouit l'élite de Parisiens et d'étrangers admise chez la brillante fille des comtes de Xaruco.

dont il sera à la fois le chanteur, l'orchestre, le poëte, le compositeur et le héros.

Après les couplets à chanter, on trouvera dans notre espèce d'assortiment de productions indigènes un certain nombre d'épigrammes. A vrai dire, elles n'ont guère d'espagnol que d'être traduites du castillan, à moins qu'on ne regarde comme fruits du terroir une ou deux libertés badines, dont il y a encore un ou deux exemples dans les létrilles, et qui, nous l'espérons, nous seront pardonnées également. Mais ce qui manquera à cette série sous le rapport de l'étrangeté, paraîtra peut-être grandement compensé par l'originalité bizarre des pièces qui ferment la collection.



# TEXTE DES TRADUCTIONS

INSÉRÉES

DANS LA DISSERTATION QUI PRÉCÈDE.



ROMANCE.

I.

CUIDANDO Diego Láinez.

En la mengua de su casa ,

Fidalga , rica y antigua

Antes que Jñigo y Abarca ;

Y viendo que le fallecen

Fuerzas para la venganza ,

Porque por sus luengos dias

Por si no puede tomalla ;

No puede dormir de noche ,

Nin gustar de las viandas ,

Ni alzar del suelo los ojos

Ni osar salir de su casa ;

Ni hablar con los amigos

Antes les niega la fable ,

Temiendo que les ofenda  
 El aliento de su infamia.  
 Estando pues combatiendo  
 Con estas honrosas bascas,  
 Quiso hacer esta experiencia,  
 Que no le salió contraria.  
 Mandó llamar sus tres hijos,  
 Y, sin decilles palabra,  
 Les fué apretando, uno á uno,  
 Las fidalgas tiernas palmas:  
 No para mirar en ellas  
 Las quirománticas rayas,  
 Que este fechicero abuso  
 No era nacido en España.  
 Mas prestando el honor fuerzas,  
 A pesar del tiempo y canas,  
 A la fria sangre y venas  
 Nervios y arterias heladas,  
 Les apretó de manera,  
 Que dixéron: « Señor, basta;  
 » ¿ Que intentas ó qué pretendes?  
 » Suéltanos ya, que nos matas. »  
 Mas, quando llegó á Rodrigo,  
 Casi muerta la esperanza  
 Del fruto que pretendia,



Que á do no piensan se halla ;  
Encarnizados los ojos,  
Quál furiosa tigre hircana ,  
Con mucha furia y denuedo  
Le dice aquestas palabras :  
« Soltedes padre, en mal hora ,  
Soltedes, en hora mala ,  
Que á no ser padre , no hiciera  
Satisfaccion de palabras :  
Antes, con la mano mesma ,  
Vos sacára las entrañas ,  
Faciendo lugar el dedo  
En vez de puñal ó daga. »  
Llorando de gozo el viejo  
Dixo : « Fijo de mi alma ,  
Tu enojo me desenoja ,  
Y tu indignacion me agrada.  
Esos brios , mi Rodrigo ,  
Muéstralos en la demanda  
De mi honor , que está perdido ,  
Si en tí no se cobra y gana. »  
Contóle su agravio , y dióle  
Su benedicion , y la espada  
Con que dió al Conde la muerte ,  
Y principio á sus fazañas.

## II.

» Non es de sesudos homes,  
Ni de infanzones de pró,  
Facer denuesto á un fidalgo,  
Que es tenuto mas que vos.  
Non son buenas fechorias  
Que los homes de Leon  
Fieran en el rostro á un viejo,  
Y no el pecho á un infanzon.  
Cuidárais que era mi padre,  
De Lain Calvo sucesor,  
Y que no sufren los tuertos  
Los que han de buenos blason.  
Mas, cómo vos astrevisteis  
A un home, que solo Dios,  
Siendo yo su fijo, puede  
Facer aquesto, otro non?  
La su noble faz ñublasteis  
Con nube de deshonor,  
Mas yo desfaré la niebla:  
Que es mi fuerza la del sol.  
Que la sangre dispercude  
Mancha, que finca en la honor,  
Y ha de ser, si bien me lembro,



P.C. Monumental de la Alhambra y Generalife  
CONSEJERIA DE CULTURA

Con sangre del malhechor.  
 Mano en mi padre pusisteis,  
 Delante el Rey, con baldon,  
 Mal fecho ficisteis, Conde,  
 Yo vos reto de traidor. »  
 Aquesto al conde Lozano  
 Dixo el buen Cid campeador,  
 Que despues, por sus fazañas,  
 Este nombre mereció,  
 Dióle la muerte y vengóse;  
 La cabeza le cortó;  
 Y, con ella, ante su padre,  
 Contento se afinojó.

P. C. Monumental de la Alhambra y Generalife  
 III.  
 CONSEJERÍA DE CULTURA

JUNTA DE ANDALUCÍA  
 Grande rumor se levanta  
 De gritos, armas y voces  
 En el palacio de Búrgos,  
 Donde son los ricos homes.  
 Baxa el Rei de su aposento,  
 Y con él toda la corte,  
 Y, á las puertas de palacio,  
 Hallan á Ximena Gomez.  
 Desmelenado el cabello,  
 Llorando à su padre el conde,



Contra ti Ximena Gomez.  
 Pues mataste un caballero,  
 El mejor de los mejores,  
 La defensa de la fé,  
 Terror de los Almanzores.»  
 En esto viendo Ximena  
 Que Rodrigo no responde,  
 Y que, tomando las riendas,  
 En su caballo se pone;  
 El rostro volviendo á todos,  
 Por obligallos, da voces,  
 Y viendo que no le siguen,  
 Dice: ¡ *venganza*, señores!

P.C. Monumental de la Alhambra y Generalife  
 CONSEJERÍA DE CULTURA

## IV.

Sentado está el señor Rey  
 En su silla de respaldo,  
 De su gente mal regida  
 Desaveniencias juzgando.  
 Arrastrando luengos lutos,  
 Entráron treinta Fidalgos,  
 Escuderos de Ximena,  
 Fija del Conde Lozano.  
 Despachados los maçeros,  
 Quedó suspensó el palacio,

Y así comenzó sus quejas,  
 Humillada en los estrados :  
 « Señor , hoy hace seis meses  
 Que murió mi padre , à manos  
 De un muchacho , que las tuyas  
 Para matador criáron.  
 Quatro veces he venido  
 A tus pies , y todas quatro  
 Alcancé prometimientos ,  
 Justicia jamás alcanzo.  
 Don Rodrigo de Vivar,  
 Rapaz , orgulloso y vano ,  
 Profana tus justas leyes,  
 Y tú amparas un profano.  
 Tú le zelas , tu le encubres,  
 Y depues de puesto en salvo ,  
 Castigas à tus merinos ,  
 Porque no pueden prendallo.  
 Mal lo miras , mal lo piensas :  
 Perdona si mal te fablo ,  
 Que la injuria en la muger  
 Vuelve el respeto en agravio. »  
 — « No haya mas , gentil doncella , »  
 Respondió el primer Fernando ,  
 « Que ablandarán vestras quejas



Un pecho de acero y mármol.  
Si yo guardo á Don Rodrigo  
Para vueso bién le guardo,  
Tiempo vendrá que, por él,  
Convirtais en gozo el llanto.  
En esto llegó á la sala  
De Doña Urraca un recado;  
Asióla del brazo el Rey  
Donde está la Infanta entraron.

## V.

Despues del lamento triste  
De la muerte de Fernando,  
Y despues de sucederle  
El rey su hijo Don Sancho;  
En medio de mil contrastes  
Ordena al Cid Castellano,  
Con mil ofertas y ruegos,  
Ir al pueblo Zamorano:  
A rogar á Doña Urraca,  
De parte del Rey su hermano,  
Que á Zamora dé y entregue  
A su potestad y mando.  
Y partiendo el de Vibar  
A hacer del Rey el mandado,

Llegado al postigo viejo,  
 Que está con orden guardado;  
 Como prohiben la entrada  
 Al que honra al pueblo hispano,  
 Intenta romper la guardia,  
 Por cumplir del Rey el mando.  
 A la defensa del muro  
 La guarda que está guardando  
 Procura la resistencia:  
 Y, al rumor del Castellano,  
 La oprimida Doña Urraca,  
 Vestida de negros paños,  
 Pone el pecho sobre el muro,  
 Y moviendo el rostro y manos,  
 Humedeciendo los ojos,  
 Le dice á Rodrigo el bravo:  
 « Ya pues el trato de amigo  
 Deposiste y das de mano  
 Sin ver que justicia sigo,  
 A fuera á fuera Rodrigo,  
 El soberbio Castellano. »  
 « A fuera, puesque quebraste  
 La palabra y jura á aquella,



JUNTA DE ANDALUCÍA

P.C. Ministerio de la Alhambra y Generalife  
 CONSISTENCIA DE CULTURA

En cuya alma té encerráste,  
Y al fin se la lastimáste,  
Por no quedar dentro de ella. »

« Mas quando tu mano fiera  
Firmó en mi daño ordenado;  
Aunque el Rey te lo impidiera,  
Acordársete debiera  
De aquel buen tiempo pasado. »

« Yo soy muger, y pasión  
No me da lugar que pida  
Al cielo tu perdición;  
Que si es mi alma ofendida  
Así lo es mi corazón. »

« Y aunque por tu causa muero,  
No te quiero dar mal pago,  
Porque yo me acuerdo, fiero,  
Quando te armé caballero,  
En el altar de Santiago. »

« Ningun descargo te hallo,  
Pues ya qual fidalgo de armas...,  
Mas sin serlo, aunque vasallo,  
Mi padre te dió las armas,  
Mi madre te dió el caballo. »

« Y guardándole el decoro  
 Del gusto á mi padre amado,  
 Yo, que por tu causa lloro,  
 Yo te calcé espuela de oro,  
 Porque fueses mas honrado. »

## VI.

En los solares de Burgos  
 A su Rodrigo aguardando,  
 Tan en cinta está Ximena  
 Que muy cedo aguarda el parto.  
 Quando, además dolorida,  
 Una mañana, en disanto,  
 Bañada en lágrimas tiernas,  
 Tomó la pluma en la mano,  
 Y despues de haberle escrito  
 Mil quejas á su velado,  
 Bastantes á domeñar  
 Unas entrañas de marmol,  
 De nuevo tomó la pluma,  
 Y de nuevo torno al llanto,  
 Y de esta guisa le escribe  
 Al noble Rey Don Fernando:  
 « A vos, mi señor, el Rey,  
 El bueno, el aventurado,



El magno , el conqueridor ,  
El agradecido , el sabio ;  
La vuesa sierva Ximena ,  
Fija de conde Lozano ,  
A quien vos marido disteis ,  
Ben así como burlando .  
Perdonadme , mi Señor ,  
Si no os fablo muy en salvo ,  
Que si mal talento os tengo ,  
Non puedo disimulallo .  
¿ Que ley de Dios os enseña  
Que podais , por tiempo tanto ,  
Quando afincáis en las lides ,  
Descasar á los casados ?  
Que buena razon consiente  
Que á un garzon bien domeñado ,  
Falagüeño y humildoso ,  
Le monstreis à ser leon bravo ?  
¿ Y que de noche y de dia  
Le traigais atraillado ,  
Sin soltalle para mí ,  
Sino una vez en el año ?  
Y esa que me le soltais ,  
Fasta los pies del caballo ,

Tan teñido en sangre viene  
 Que pone pavor mirallo.  
 Y quando mis brazos tóca,  
 Luego se duerme en mis brazos;  
 En sueños gime, y forceja,  
 Que cuida que está lidiando.  
 Y apénas el alba rompe,  
 Quando lo están acuciando  
 Las esculcas y adalides,  
 Para que se vuelva al campo.  
 Llorando vos lo pedi,  
 Y, en mi soledad, cuidando  
 De cobrar padre y marido,  
 Ni uno tengo, ni otro alcanzo.  
 Que como otro bien no tengo,  
 Y me lo habedes quitado,  
 En guisa le lloro vivo,  
 Qual si estuviera enterrado.  
 Si lo faceis por honralle,  
 Mi Rodrigo es tan honrado,  
 Que no tiene barba, y tiene  
 Cinco reyes por vasallos.  
 Yo finco, Señor, en cinta,  
 Que en nueve meses he entrado,  
 Y me podrán empecer



P.O. Monasterio de la Alhambra y Generalife  
 CONSEJERÍA DE CULTURA

Las lágrimas que derramo.  
 Non permitais se malogren  
 Prendas del mejor vasallo  
 Que tiene cruces bermejas,  
 Ni á rey ha besado mano. »

## VII.

Pidiendo, á las diez del dia,  
 Papel á su secretario,  
 A la carta de Ximena  
 Responde el Rey por su mano.  
 Despues de facer la cruz  
 Con quatre puntos y un rasgo,  
 Aquestas palabras finca,  
 A guisa de cortesano :  
 « A vos, Ximena la noble,  
 La del marido envidiado,  
 La humildosa, la discreta,  
 La que cedo espera el parto ;  
 El rey, que nunca vos tuvo  
 Talante demesurado,  
 Vos envia sus saludes,  
 En fé de quereros tanto.  
 Decisme que soy mal rey,  
 Y que descaso casados,

Y que ; por los mios provechos ,  
 No cuido de vuestros daños .  
 Que estais de mi querellosa ,  
 Decis en vuesos despachos ,  
 Que no vos suelto el marido ,  
 Sino una vez en el año ;  
 Y que quando vos lo suelto ,  
 En lugar de falagaros ,  
 En vuesos brazos se duerme ,  
 Como viene tan cansado .  
 A non vos tener en cinta ,  
 Señora , el vueso velado ,  
 Creyera de su dormir .  
 Lo que me avedes contado :  
 Pero si os tiene , Señora ,  
 Con el brial levantado ,  
 No se ha dormido en el lecho ,  
 Si espera en vos mayorazgo .  
 Non le escribades que venga ;  
 Porque aunque esté á vueso lado ,  
 En oyendo el atambor ,  
 Sera forzoso dexaros .  
 Si non hubiera yo puesto  
 Las mis huestes á su cargo ,  
 Ni vos fuerais mas que dueña ,



Ni él fuera mas que fidalgo.  
Decis que vueso Rodrigo  
Tiene reyes por vasallos :  
¡ Oxalá como son cinco ,  
Fueran cinco veces quatro !  
Porque teniéndolos él  
Sujetos á su mandado ,  
Mis castillos y los vuesos  
No hubieran tantos contrarios.

## VIII.

Fablando estaba en el claustro  
De San-Pedro de Cardeña  
El buen rey Alfonso al Cid,  
Despues de misa una fiesta.  
Trataban de las conquistas  
De las mal perdidas tierras ,  
Por pecados de Rodrigo ,  
Que amor disculpa y condena.  
Propuso el buen rey al Cid  
El ir á ganar a Cuenca ;  
Y Rodrigo mesurado  
Le dice de esta manera :  
« Nuevo sois , el rey Alfonso ,  
Nuevo sois rey en la tierra ;

Antes que á guerras vayádes ,  
 Sosegad las vuestas tierras ,  
 Muchos daños han venido  
 Por los reyes que se ausentan ,  
 A penas han calentado  
 La corona en la cabeza. »  
 Bermudo, en lugar del Rey ,  
 Dice al Cid : « Si vos aquejan  
 El cansancio de las lides ,  
 O el deseo de Ximena ,  
 Idvos á Vibar, Rodrigo ,  
 Y dexadlle al Rey la empresa ,  
 Que homes tiene tan fidalgos ,  
 Que ne volverán sin ella. »  
 — « ¿ Quién vos mete , dixo el Cid ,  
 En el consejo de guerra ,  
 Frayle honrado , a vos agora ,  
 La vuesa cogulla puesta ?  
 Subid vos á la tribuna  
 Y rogad á Dios que venzan ,  
 Que non venciera Josué  
 Si Moyes no lo ficiera.  
 Llevad vos la capa al coro ,  
 Yo el pendon a las fronteras ,  
 Y el Rey sosiegue su casa ,



JUNTA DE ANDALUCIA

P.C. Monumental de la Alhambra y Generalife  
CONSEJERIA DE CULTURA

Antes que busque la agena.

Que no me farán cobarde

El mi amor y la mi queja :

Que mas traigo siempre al lado

A tizona que á Ximena. »

— « Home soy, dixo Bermudo,

Que, ántes que entrara en la regla,

Si no vencí reyes moros,

Engendré quien los venciera.

Y, agora en vez de cogulla,

Quando la ocasion se ofrezca,

Me calaré la celada,

Y pondré al caballo espuelas. »

— « Para fugir, dixo el Cid,

Podrá ser, padre, que sea,

Que mas de aceyte que sangre

Manchado el hábito muestra. »

— « Calledes, le dixo el Rey,

En mal hora que no en buena :

Cosas tenedes, el Cid,

Que farán fablar las piedras. »

Pasaba el conde de Oñate,

Que llevaba la su dueña,

Y el Rey, por facer mesura,

Acompañola á la puerta.



a y Generalife

DON LUIS DE GONGORA  
Y ARGOTE.

*Bordes del*

*Lith. de Engelmann*

# GENRE NATIONAL.

ROMANGES.

---

PREMIÈRE SECTION.

---

## LE ROI RODRIGUE, APRÈS LA BATAILLE DE XEREZ.

---

ROMANCE HÉROÏQUE.

Le soir suspend le concert des oiseaux :  
Dans le silence, au murmure des eaux,  
Calme, se plaît la nature attentive;  
Tremblante aux cieus, la lumière craintive  
De quelqu'étoile, ornement de la nuit,  
Touche la rive ou la source qui fuit.

Il fuit aussi : de ses titres suprêmes  
Abandonnant les délateurs emblèmes,  
De l'infortune il revêt les habits :  
C'est l'Africain que parent ses rubis ;

Le Guadalète a reçu , pour sa proie ,  
Le sceptre d'or et la pourpre de soie.

Du sang arabe et du sien tout couvert ,  
Il a quitté les cuissards , le haubert ;  
Nue est sa tête : une tête si fière  
Reçoit, courbée, une indigne poussière :  
Tantôt en poudre est tombé, sous ses yeux ,  
Le trône saint de vingt rois ses aïeux.  
Noble coursier , seul ami qui lui reste ,  
OREL , ployant sous sa charge funeste ,  
Dans les sillons , hors d'haleine enfoncé ,  
De ses naseaux les effleure affaîsé.

P.C. Monumental de la Alhambra y Generalife

TEJERÍA DE CULTURA  
Tel fuit Rodrigue à travers tes campagnes ,

Triste Xerez , Gelboé des Espagnes.  
Il veut entendre et tremble d'écouter.  
Et ses regards , qui les peut arrêter ?  
Le ciel?... Il a provoqué sa colère ;  
La terre?... Il foule une terre étrangère :  
Elle est au Maure. Ira-t-il dans son cœur  
Chercher , hélas ! son propre accusateur ?  
C'est là surtout qu'il trouve des supplices :  
« Que n'as-tu fui de trompeuses délices ,  
» Comme tu fuis les revers de ce jour ?



JUNTA DE ANDALUCIA

« Que n'as-tu su résister à l'amour ?  
 » Prince des Goths , tu ne fus qu'un esclave ,  
 » Honte du sceptre et du nom scandinave !

» O mon pays , que j'ai rempli de sang !  
 » Rempart chrétien , je te livre au croissant :  
 » Adieu. Mais toi , que le ciel fit si belle ,  
 » Fatal objet d'une ardeur éternelle...  
 » Que dis-je ? au crime , au malheur destiné ,  
 » Qu'il soit maudit le jour où je suis né ;  
 » Maudit le sein de son lait trop prodigue :  
 » C'était la mort qu'il devait à Rodrigue. »

Il dit , et près du coursier haletant ,  
 Tombe insensible au destin qui l'attend <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> On présuma qu'après la perte de la bataille (an 714), le roi chrétien s'était noyé, dans sa fuite, en traversant la rivière Guadalète, au bord de laquelle furent trouvés son manteau de soie, sa couronne, et sa chaussure garnie de perles et de pierres précieuses. Néanmoins, deux cents ans plus tard, on a découvert en Portugal, dans une église de la ville de Viseu, une pierre sépulcrale avec une inscription portant : *Ici repose Roderic, dernier roi des Goths.*

## PIERRE ET HENRI DE CASTILLE.

ROMANCE HÉROÏQUE.

PIERRE est tombé sous les coups de Henri :  
 Du fier vainqueur, d'amertume nourri,  
 Bouillonne encor l'implacable colère :  
 Son pied sanglant foule le cou d'un frère,  
 Et de Caïn le surnom détesté  
 Tous deux l'auront à l'envi mérité.  
 En sens divers on voit les deux armées  
 Confusément dans la plaine semées ;  
     Les soldats de Henri  
 S'en vont criant : « Vive le roi chéri ! »  
     Et les sujets de Pierre  
 Pleurent le roi couché sur la poussière.

Du roi cruel palliant les erreurs,  
 L'un n'y verra que de justes rigueurs :  
 Il veut qu'aux temps de révolte et de rage  
 La cruauté ne soit que du courage.  
 L'autre, excusant les fautes de l'amour,  
 Ira plus loin : il dira qu'à son tour,  
 Pierre pouvait pour la belle Marie,  
 Nouveau Rodrigue, embrasser sa patrie.

Mais les flatteurs, qui, tant qu'il a vécu,  
 Avaient été du parti du vaincu,  
 Tout occupés d'adopter la victoire,  
 Sont les plus chauds à flétrir sa mémoire.  
 De Dona Blanche <sup>1</sup> ils redisent le sort,  
 D'Abu-Saïd <sup>2</sup>, de Fadrique <sup>3</sup> la mort;  
 Et cependant, quelque voix dévouée  
 Rappelle encor sa grandeur avouée.

Les soldats de Henri

S'en vont criant : « Vive le roi chéri ! »

Et les sujets de Pierre

Pleurent le roi couché sur la poussière.

Veuve <sup>4</sup> du prince, au pouvoir du vainqueur,

Marie est là... Quel spectacle ! à son cœur

Porte à la fois chaque trait qui le navre :

L'un radieux ; l'autre sanglant cadavre :

Le mort, objet de mépris et d'effroi ;

Le vivant, ceint du bandeau de son roi.

De tous côtés la souple obéissance

Vient prévenir la nouvelle puissance :

Vainqueurs, vaincus, soldats et chevaliers

Mélangent leurs voix aux instrumens guerriers,

Dont les saluts vont retentir à l'Èbre.

Et cependant sonne l'airain funèbre ;

Et de Marie , aveugle en sa douleur ,

Percent aussi les accens de fureur :

« Lâche assassin ! Tu le sers , peuple infâme !

» Frappe , tyran ; ton roi vit dans mon âme<sup>5</sup>. »

Mais les gens de Henri

S'en vont criant : « Vive le roi chéri ! »

Et les amis de Pierre

Pleurent le roi couché sur la poussière.

---

## NOTES.

<sup>1</sup> Blanche, fille du duc Pierre de Bourbon, princesse accomplie, mais, pour le malheur commun, imposée à Pierre de Castille par le parti qui tyrannisa la jeunesse de ce prince. Le caractère terrible qu'il tenait de la nature éclata avec un surcroît de violence, pour briser l'oppression. Depuis, les trames, les attaques, l'opposition constante provoquées par ses actes mêmes, portèrent progressivement son âme indomtable à ce degré de cruauté qui lui a acquis son surnom odieux. Sur le bruit

que les grands s'armaient pour délivrer la reine, captive depuis long-temps, il la fit périr.

<sup>2</sup> Abu-Saïd, surnommé le Vermeil, roi de Grenade, avait irrité Pierre par des hostilités inattendues dans un moment critique pour le roi de Castille. Chassé de son trône, le roi maure crut trouver l'hospitalité auprès du Castillan, et vint payer de sa vie l'offense faite à un homme qui ne pardonna jamais.

<sup>3</sup> Fadrique, grand-maître de Saint-Jacques, était frère de Pierre, fils de la même mère que son compétiteur Henri de Trastamare. Le roi le fit mettre à mort, comme partisan de Henri.

<sup>4</sup> Cette qualification manque de justesse, par la raison que nous donnerons bientôt, mais non pas de convenance. Pierre ayant assemblé les Cortès à Séville, en 1362, y déclara avoir épousé Marie de Padille avant l'arrivée de Blanche de Bourbon en Espagne. Il ordonna que, désormais, l'on donnerait le titre de reine à Marie. Il ne manqua pas, ajoute le père Mariana, de trouver des prélats qui prêchassent en faveur de cette disposition. Déjà,

en 1354, il avait fait prononcer la nullité de son mariage avec Blanche par les évêques de Salamanque et d'Avila.

(MARIANA, tome II, pag. 35 et 39.)

<sup>5</sup> La dernière partie de ce romance blesse la vérité historique; les honneurs dont il a été parlé dans la note précédente furent posthumes : Marie de Padille était morte en 1361, sept ans avant la catastrophe de Montiel. « Femme, » dit l'historien, « qui, par les avantages dont le ciel avait doué sa » personne et son âme, était digne du trône, si elle » ne s'était dégradée par son commerce avec le roi. » Quoi qu'il en soit, on a pu remarquer que l'auteur du romance ne se rangeait ni du côté des sentimens le plus généralement adoptés, ni du côté de la fortune.



## FERNAND ET ALFIDE.

ROMANCE MIXTE.

APOLLON montrant son laurier,  
Prix du génie et de l'étude,  
Mars son chêne, qui du guerrier  
Est la noble sollicitude,

Le souvenir si glorieux  
D'un père éminent par les armes,  
Tout, dans un songe impérieux,  
Appelle Fernand aux alarmes.

« Guerre ! » semblent dire, à la fois,  
Et les ruisseaux dans la campagne,  
Et les oiseaux au fond des bois,  
Et les troupeaux sur la montagne.

Aux clairons la voix des hérauts  
Unie, et semblable au tonnerre,  
Lui crie : « A la guerre, aux assauts :  
» Noble fils des champs, à la guerre ! »

Fernand dormait près d'un sillon ;  
 Il s'éveille, il s'arme, il s'élançe :  
 Mais ce n'était que l'aiguillon ,  
 Quand il a cru brandir sa lance.

« N'importe, » dit-il, « un moment,  
 » Et je tiendrai le fer du brave. »  
 Quand, tiré par son vêtement,  
 Il cède à l'effort qui l'entrave.

Il lance un regard courroucé,  
 Et rencontre les yeux d'Alfide :

— « Où vas-tu d'un pas si pressé ? »

» Quel objet m'enlève un perfide ? »

— « Mes amours, bannis cet effroi ;

» Je suivais un cerf hors d'haleine. »

— « Emmène-moi donc avec toi ;

» Je pourrai bien battre la plaine. »

— « Mais les ronces, pour t'arrêter,

» Blesseront tes pieds, si tu l'oses. »

— » Mais non : tu sais bien répéter

» Que mes pieds les changent en roses. »



JUNTA DE ANDALUCIA

P.C. Monumental de la Alhambra y Generalife  
 CONSEJERÍA DE CULTURA

— « Mais le soleil, t'apercevant,

» Ternira l'éclat qui le fâche. »

— « Mais non : tu m'assures souvent

» Que lorsqu'il me voit il se cache. »

— « Eh bien, amours, c'est aux combats

» Qu'une voix puissante m'appelle. »

— « Eh bien, barbare, » répond-elle,

« Vas-y donc, et n'en reviens pas <sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> Les beautés élégantes et douces qui développent leurs affections au milieu d'un air tempéré, déjà surprises, sans doute, de la manière dont a débuté l'héroïne de ce roman, seront vraisemblablement choquées de celle dont elle finit. L'auteur n'a pas toutefois peint d'imagination. Ces soupçons, que la passion exagère, ces imprécations, qui jurent dans une jolie bouche, ne sont pas sans exemple sous le soleil de l'Ibérie, et n'y tirent pas à conséquence. Cela peut même aller, sans inconvénient, jusqu'aux voies de fait.



## EL REI RODRIGO.

---

QUANDO las pintadas aves  
Mudas están, y la tierra  
Atenta escucha los rios,  
Que al mar su tributo llevan;  
Al escaso resplandor  
De qualque luciente estrella,  
Que en el medroso silencio  
Tristemente centellea;  
Teniendo por mas segura  
De trage humilde la muestra  
Que la acechada corona,  
Ni la envidiada riqueza;  
Sin las insígnias reales  
De la magestad soberbia,  
Que amor y temor de muerte  
Junto á Guadalete dexan;  
Bien diferente de aquél  
Que antes entró en la pelea,  
Rico de joyas, que al Godo  
Dió la victoriosa diestra;  
Tintas en sangre las armas,

P.C. Monumental de la Alhambra y Generalife  
CONSEJERÍA DE CULTURA

JUNTA DE ANDALUCÍA

Suya alguna y parte agena,  
Por mil partes abolladas,  
Y rotas algunas piezas;  
La cabeza sin almete,  
La cara de polvo llena,  
Imágen de su fortuna,  
Que en polvo se vé deshecha.  
En Orelia, su caballo,  
Tan cansado ya, que apénas  
Mueve el presuroso aliento,  
Y a veces la tierra besa;  
Por los campos de Xerez,  
Gelboé llorosa y nueva,  
Huyendo va el rey Rodrigo,  
Por montes, valles y sierras,  
Tristes representaciones  
Ante los ojos le vuelan;  
Hiere el temeroso oído  
Confuso estruendo de guerra.  
No sabe donde mirar:  
De todo teme y rezela,  
Si al cielo, teme su furia,  
Porque hizo al cielo ofensa;  
Si à la tierra, ya no es suya,  
Que la que pisa es agena.



P.C. Monumental de la Alhambra y Generalife  
CONSEJERÍA DE CULTURA